

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 FEVRIER 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—L'incendie de l'exposition de Chicago.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Le clocher.—Poésie : Hiver, par François Coppée.—Nouvelle inédite : Les petits cœurs, par Jules Lanos.—Contre l'ennui, par Gisèle.—Théâtres, par Joseph Genest.—Une révolte en mer (avec gravure).—M. Waddington (avec portrait).—Sur la question des enfants, par Ernest Legouvé.—Notes et faits : Une cité sous terre ; La bénédiction ; Soyez matinal ; Curieuse anecdote ; Le cheval de boucherie en Chine ; Le papier au Japon ; La fonction préhensible du pied, par Le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons.—Jeux d'esprit : Charade ; Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Portrait de M. J.-O. Villeneuve, le nouveau maire de Montréal.—Les troubles en Sicile : Les révoltés pillant et incendiant les bureaux de la douane, à Monreale.—Etats-Unis : Incendie de l'Exposition de Chicago.—Gravures de nos feuilletons, etc.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit :

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tiroir 1070, Montréal

ENTRE-NOUS.



Il est un peu tard pour parler encore du carnaval de Québec, je le sais, mais il faut cependant que j'en dise un mot et vous verrez que ce n'est pas sans cause.

Et d'abord, je désire exprimer mon opinion personnelle, que je crois partagée par tous ceux qui ont voyagé et, par conséquent, vu beaucoup.

Mettant de côté tous les plaisirs de cette fête d'hiver, pour ne parler que de l'embrasement du palais de glace, je n'ai jamais vu de spectacle aussi grandiose, aussi étonnant dans son ensemble. On peut voir des feux d'artifices cent fois plus nourris, mille fois plus coûteux, et j'en ai vu à Paris et ailleurs, mais rien n'était comparable à ce flamboiement du château et des frontons, qui ressemblaient parfois, sous les feux qui les coloraient, à de gigantesques rubis ou à des émeraudes invraisemblables. Accumulez toutes les pierres précieuses du globe, donnez à cet amas de germes la forme que vous voudrez, éclair-

rez le du soleil le plus doré, vous n'arriverez jamais à donner aux yeux une fête aussi fantastique.

Lord Aberdeen, notre gouverneur-général ; Astor, le milliardaire américain, et tous les étrangers, en ont été littéralement étonnés.

On peut faire plus gros, comme je l'ai vu à Montréal, il est difficile de faire aussi bien, quand on ne dispose pas, comme à Québec, d'un site incomparable.

* * La gravure publiée dans le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ ne pouvait pas même donner une vague idée de cette scène inoubliable, et, à ce propos, il me semble qu'il est de notre devoir de reconnaître les justes plaintes faites par plusieurs journaux, bien que je ne sois nullement responsable de ce qui s'est passé.

Cette page illustrée a été faite d'après un dessin magnifiquement exécuté de notre excellent peintre, Charles Huot, mais il ne faut pas être bien connaisseur pour découvrir que ce qui a paru dans notre journal, n'est pas du tout de lui.

La photographie de M. Beaudry a été faite d'après le dessin à la plume de M. Huot, mais il y a loin de la soi-disant copie à l'original.

M. Huot est un artiste de trop grande valeur pour qu'il soit permis d'abîmer son œuvre sans protestation, et pour mieux vous convaincre de l'exactitude de ce que je dis, vous n'avez qu'à lui demander la copie photographiée de ce dessin.

C'est le seul souvenir artistique du carnaval et, pour cinquante centimes, vous pouvez vous le procurer.

En toute loyauté, nous devons ce témoignage à M. Charles Huot.

* * L'anarchiste Vaillant est donc mort subitement, le 5 courant, à sept heures du matin, comme l'avaient ordonné les autorités.

Quelques personnes croyaient que sa peine serait commuée par le président de la République et alléguaient, à l'appui de leur opinion, qu'en fin de compte, Vaillant n'avait tué personne. C'est vrai, et il eut aussi exact qu'au Canada, comme dans tous les pays anglais, il n'aurait pas été condamné à mort, mais il faut se rappeler que la France est, de toutes les nations, la première qui ait pris des mesures sévères contre les anarchistes.

En agissant ainsi le gouvernement républicain a été bien inspiré, car sans cela, on aurait pu craindre de voir se reproduire en France les horreurs dont l'Espagne et la Sicile ont été le théâtre.

L'Angleterre va être forcée à son tour d'en arriver là, puisque les orateurs anarchistes ne se gênent pas de dire publiquement, en plein Londres, qu'il faut se servir de la dynamite, si la police veut empêcher les réunions des ennemis de la société.

* * Vaillant a été exécuté sur la place de la Roquette, selon l'usage, et nombre de gens demandent qu'à l'avenir les exécutions ne soient plus publiques.

L'exécution dans la prison, dans l'ombre pour ainsi dire, à quelque chose de plus sinistre, de plus mystérieux, disent-ils, et empêche les condamnés de faire acte de forfanterie devant la mort, pour se ménager un petit effet sur la galerie et sur les spectateurs habituels de cette sorte de spectacle.

D'autres, au contraire, soutiennent que si l'on tue au nom de la loi, on n'a d'autre but que de faire un exemple, et que, par conséquent, il ne faut pas craindre la lumière.

Eugène Godin exprime sa pensée dans des vers énergiques :

Guillotinez au jour ! dans la lumière crue,
Sur de grands échafauds ! au milieu de la rue !
Ainsi qu'un peuple juste, honnête, de sang froid,
Qui nomme un crime : " crime " ; et nomme le Droit :

Et surtout que pas un n'échappe. Pas de grâce.
N'ôtez pas rien qu'un peu de crasse, ôtez la crasse.
Eux-mêmes le diraient, tout comme Richelieu ;
Si vous les consultiez, ils répondraient, pardieu,
Que la grâce est faveur et la faveur injuste.
Pourquoi rogner Alphonse et gracier Auguste ?

L'Angleterre a adopté le premier système, la

France est pour le second, mais, cette divergence d'opinions a, je crois, pour basse la différence de système d'exécution.

J'ai vu pendre et guillotiner ; la pendaison est hideuse, c'est une opération dont la longueur a quelque chose de tellement inhumain, qu'elle soulève le cœur de dégoût.

Voir un homme au bout d'une corde pendant vingt ou vingt-cinq minutes. Pouah !

La guillotine procède avec une rapidité telle que les spectateurs ne voient, pour ainsi dire, rien. Exemple : Depuis le départ de Vaillant de la prison, au moment de l'exécution, il s'est écoulé à peine vingt secondes !

* * Ce sujet n'a rien de bien alléchant, mais c'est de l'actualité, et vous savez qu'un chroniqueur n'a pas pour mission de s'occuper de l'histoire ancienne.

Préférez-vous parler de Sidonie ? On en a déjà tant glosé !

Sidonie est la fille de Vaillant, et son nom aurait sans doute à peine été cité, si un incident ne lui avait pas donné tout à coup une notoriété quasi-universelle.

Le procès de l'auteur de ses jours.—et de ses nuits,—allait son train, quand les journaux annonçaient, un beau matin, que la duchesse d'Uzès avait exprimé l'intention de prendre la jeune fille sous sa protection, de la faire instruire, etc., etc., bref, d'en faire quelque chose de bon, c'est-à-dire tout le contraire de son père.

Certes, l'intention était louable, mais les Parisiens, toujours un peu frondeurs, trouvèrent étrange que l'excentrique duchesse, dont le nom a été si singulièrement mêlé aux aventures du général Boulanger, juge à propos de se mettre une fois de plus en vedette, en voulant combler de ses bienfaits la fille d'un assassin, plutôt que l'enfant d'un honnête homme, et préférer faire le bonheur d'un seul être plutôt que celui de toute une famille.

Les journaux en parlèrent tant, que la duchesse, lassée de tout ce bruit,—d'autant plus que Vaillant, avant de mourir, avait exprimé l'opinion de confier sa fille à un de ses amis,—se décida à renoncer à son projet.

Elle le fit, du reste, avec beaucoup d'esprit et de cœur, et je suis certain qu'elle trouvera facilement le moyen de faire du bien à de braves gens qui ne cherchent pas à se faire un nom au moyen de la dynamite.

* * Assez de Sidonie, comme dit la duchesse dans la lettre qu'elle a adressée aux journaux, et passons en Chine, si vous le voulez bien.

Les chinois ont de singulières idées, pas plus que les nôtres certainement, mais elles sont d'un autre genre, et c'est pourquoi elles nous étonnent :

" M. Piassetsky raconte qu'étant un soir dans un quartier mixte de Shanghai, il demanda à un commissionnaire chinois s'il pouvait le conduire chez une femme qui lui laisserait prendre le dessin de son pied.— " Yesi ! Yesi ! " répondit le Chinois en imitant le *yes* anglais, et il se mit à conduire M. Piassetsky et son compagnon à travers des ruelles sombres et boueuses où, malgré cela, il y avait une foule de peuple. Ils entrèrent dans une maison où le commissionnaire chinois expliqua à la femme le but de la visite des deux étrangers, mais il reçut sur-le-champ un soufflet et s'en alla tranquillement, sans se déconcerter, en promettant qu'il aurait plus de succès dans une autre maison. Plus loin, il s'arrête, frappe à la porte et transmet la demande de M. Piassetsky à la Chinoise : il reçoit un nouveau soufflet, et, quelque peu confus, continue son chemin en invitant nos deux étrangers à le suivre.

" Dans la troisième maison, il ne reçut pas un soufflet, parce qu'il sut l'éviter à temps. Il est probable que ce guide savait parfaitement que les choses se passaient de la sorte ; son intention n'était pas de procurer à un Européen un modèle pour un dessin, mais de gagner quelque chose, quitte à recevoir quelques soufflets.

" Parler à un Chinois du pied de sa femme, c'est commettre la plus grande des indécences. Personne en Chine, pas même le mari, ne doit